IV.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1956.

Président : M. R. Schilling.

Désireux de faire écho au « Congrès international pour le latin vivant », le Groupe strasbourgeois avait invité, pour sa dernière séance de l'année, tous les professeurs de latin des établissements du second degré de l'Académie à un échange de vues sur l'enseignement du latin. Un questionnaire avait été joint à chaque invitation, qui devait mettre en lumière les difficultés que rencontre actuellement l'enseignement du latin dans nos classes.

M. le recteur de l'Académie de Strasbourg avait accordé son haut patronage à cette manifestation. Aux membres inscrits du Groupe, MM. Blaise, Bureth, Mlle Fugier, MM. Fuhrmann, Hentz, Leclant, Maurer, Oguse, Ruch, Schilling, Walter, M. Weber, Will (M. J. Doignon et M. Chatillon s'étaient fait excuser), s'étaient joints MM. Simon, doyen de la Faculté des Lettres, MM. Amandry, Imbs, Murat, Straka, professeurs à la Faculté des Lettres, Mr. Chirat, professeur de la Faculté de Théologie catholique. Enfin, plus de soixante enseignants avaient répondu à l'appel ; ils représentaient les établissements suivants : les lycées Fustel de Coulanges et Kléber, le lycée de jeunes filles, le Collège moderne de garçons, le Gymnase Jean Sturm de Strasbourg ; les lycées de garçons de Mulhouse, de Phalsbourg, de Thionville, le lycée de jeunes filles de Colmar ; les collèges de Barr, Bischwiller, Bouxwiller, Obernai, Sélestat, Ribeauvillé, Thann et Dieuze.

M. Schilling, après avoir salué l'auditoire, lui transmet les vifs regrets de M. le recteur, qui, empêché au dernier moment, n'avait pas pu se rendre à la séance. Il fait ensuite un rapide historique du Groupe, qui compte maintenant dix ans d'existence, et définit brièvement ses objectifs. Il fait part d'un projet de rencontre avec le Groupe romand au mois de mai 1957, à Augst en Suisse. Pour 1957, la composition du bureau est la suivante : président : M. A. Blaise ; vice-président : M. R. Schilling ; secrétaire-trésorier : M. G. Hentz.

M. Schilling aborde ensuite son exposé, consacré à l'enseignement du latin. Il fait un compte rendu des travaux du Congrès d'Avignon, qui, né de l'initiative de M. le recteur Jean Capelle, avait attiré les délégations de vingt-deux pays. L'optique de nos classes traditionnelles, dit-il, est différente : si les enseignants n'ont pas à soulever la question de savoir si le latin peut être à nouveau une langue vivante, ils doivent se préoccuper du problème de rendre l'*enseignement* du latin plus vivant. Dans cet esprit, M. Schilling analyse les principaux rapports de

base : sur la grammaire latine (M. J. Bayet), sur la prononciation du latin (M. E. Burck), sur les néologismes (M. G. Pacitti), sur la pédagogie du latin (M. G. Beach).

Puis il résume la teneur des réponses de l'enquête faite parmi les enseignants. Tous signalent les déficiences actuelles. La plupart des élèves s'ennuient dans les classes de latin : ils ont l'impression de ne jamais pouvoir dominer leur matière. Cet état de choses s'explique par une perpétuelle « insuffisance grammaticale », par l'ignorance d'un vocabulaire élémentaire, par l'absence de connaissances sur la civilisation antique. Si nous n'y prenons garde, nous serons tout près de la décadence de l'âge scolastique.

Et M. Schilling reprend la question posée dans le rapport préliminaire d'une étude actuellement entreprise par l'U. N. E. S. C. O. : « L'héritage classique est-il effectivement transmis avec toute sa vigueur? » Il ne s'agit pas ici de traiter des raisons pour lesquelles nous restons attachés à l'héritage gréco-latin, ni de soulever à nouveau la querelle des Anciens et des Modernes, ni d'examiner les causes de la crise du latin (qui n'est d'ailleurs pas une crise limitée au latin), mais simplement de voir ce que nous pouvons faire dans les limites de nos responsabilités actuelles.

Un premier effort devrait porter sur le choix de nos *instruments* de travail. Et M. Schilling énonce quelques principes sur lesquels on pourrait se mettre d'accord ; pour les débutants : pas de manuel trop volumineux, pas d'exercices en phrases disparates, pas de « livre unique », mais une grammaire qui accompagne l'élève de la sixième à la première, et des textes suivis qui éveillent sa curiosité (les *Colloquia familiaria* d'Érasme en offrent un exemple). Un groupe de professeurs pourrait se charger de choisir et d'éditer un recueil de textes adaptés à l'enfance, et aussi un recueil de lettres d'humanistes préoccupés des problèmes des temps modernes.

La méthode devrait, elle aussi, s'inspirer de quelques principes bien définis. Dans le premier cycle, il faudrait veiller à l'enregistrement par la mémoire des structures grammaticales, à l'acquisition d'un vocabulaire de base (en utilisant, par exemple, la méthode de M. Mathy, vocabulaire de base du latin, avec une préface de M. J. Marouzeau, Éd. O. C. D. L., 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris, VII^{e}) et à l'imprégnation par la lecture, la récitation et l'audition de récits qui captent l'attention. A ce propos, M. Schilling donne un exemple de conte écrit avec des préoccupations pédagogiques, les « duodecim menses » (*Latinitas*, octobre 1956, p. 288), une adaptation en latin d'après les « Nouveaux contes bleus » d'E. Laboulaye (Paris, 1874). Quant aux auteurs classiques, il n'est pas sûr que César soit adapté à la mentalité d'enfants

de quatrième ; en revanche, Térence et Cicéron offriraient des ressources précieuses.

Dans le second cycle, il ne faudrait pas abandonner la lecture extensive de textes relativement faciles, tout en introduisant l'explication détaillée de textes classiques qui exigent une connaissance plus poussée de la littérature, des institutions, de l'histoire, de la religion, bref de textes de civilisation (l'histoire romaine développée à propos de textes serait plus appréciée alors qu'en sixième). Grâce à cette méthode complémentaire, la version pourrait redevenir un exercice de logique au lieu d'être un jeu de devinettes, et le thème apparaîtrait comme un moyen indispensable pour parfaire la connaissance de la langue. Il existe, dans d'autres pays, des élèves capables de correspondre en latin. Pourquoi n'offririons-nous pas, aux nôtres, cet attrait qui les débarrasserait définitivement de leurs complexes envers ceux de leurs camarades qui étudient une langue dite « vivante »?

Pour être efficaces, ces réformes supposent la coordination dans les études depuis la sixième jusqu'à la première (l'acquisition du vocabulaire, par exemple, devra être répartie sur les différentes classes), l'accord sur la prononciation (le Congrès d'Avignon a recommandé à l'unanimité la prononciation « restituée » pour laquelle M. J. Marouzeau combat depuis longtemps dans le cadre de la Société des Études latines), enfin l'accord sur l'échelonnement et le choix des textes.

Voilà pourquoi, conclut M. Schilling, il est important que nous forgions des liens d'amitié et de solidarité entre nous, pour sauver dans notre monde de la technique l'irremplaçable sagesse antique.

L'exposé, très applaudi, fut suivi d'une discussion. M. Thomas (lycée Fustel de Coulanges, Strasbourg) souligna fortement la nécessité d'adopter uniformément la prononciation restituée si l'on veut éviter que plusieurs élèves d'une même famille prononcent le latin de plusieurs manières différentes. Un vœu fut adopté dans ce sens. M. Goetz (lycée de Mulhouse) critiqua le choix des textes de version au Baccalauréat. Trop souvent, ils sont dénués de résonance humaine, compliqués ou puérils. Après une série d'autres interventions, les auditeurs donnèrent leur accord aux principes exposés. Cette réunion a permis une première prise de contact entre les enseignants de latin de l'Académie : elle a démontré avec succès la volonté de tous de servir plus efficacement la même cause.

La seconde partie de la séance était consacrée à une communication de M. J. Moreau, professeur à l'Université de la Sarre, qui présente un *Essai d'interprétation de la mosaïque du Kornmarkt, à Trèves.*

Cette mosaïque, découverte en 1950 et publiée par Eiden dans la *Trierer Zeitschrift*, a déjà fait l'objet de plusieurs études, notamment

de MM. R. Egger, Palasca, H. Grégoire, Carcopino, René Louis, mais, jusqu'ici, le sens même des scènes représentées restait controversé. On sait que les treize médaillons à figures de ce somptueux « tapis » de la fin du IVe siècle entourent deux scènes principales : l'une représente l'œuf contenant Hélène et les Dioscures, placé sur un autel surmonté d'une colonne sommée de l'aigle jupitérien, entouré de Léda et d'Agamemnon ; l'autre, un sacrifice accompli par trois personnages, où un œuf et un oiseau jouent un rôle essentiel.

M. MOREAU s'efforce de dégager le sens de la scène cultuelle : l'absorption de l'œuf, rite d'initiation et moyen d'acquérir l'immortalité dans la religion orphique, faisait partie du cérémonial d'un collège religieux qui tenait des banquets dans la salle ornée par la mosaïque. Les inscriptions énigmatiques qui figurent au-dessus des personnages n'ont pas livré leur secret ; il semble toutefois que l'on y retrouve des formules (*pone*, *sume*) habituelles à la langue des mystères.

En comparant la seconde scène, la scène « mythologique », à d'autres représentations analogues (stuc du Musée des Conservateurs, fresque de l'*Aula Isiaca* du Palatin, vases grecs étudiés par Schefold et Chapouthier), le conférencier établit que la mère des *Tergemini* divins est Némésis, et non Léda, celle-ci étant la *nouerca*. Cette remarque est d'ailleurs confirmée par une épigramme d'Ausone, qui semble bien ne pouvoir s'appliquer qu'à la mosaïque de Trèves.

Ceci établi, il paraît évident que les *thiastai* de Trèves ne sont autres que des *Nemesiaci*, dont une loi de 412 prouve l'importance à Rome, en plein régime chrétien. La description que fait Commodien des Nemesiaci, *uani uates*, gloutons et ivrognes, qui dupent le pauvre monde, et les curieux détails relatifs au culte de Némésis que contient la *Passion des saints Tergemini* de Cappadoce viennent à l'appui de l'hypothèse envisagée.

Sous le Bas-Empire, Némésis-Adrasteia, devenue une déesse universelle, qui absorbe en elle de nombreuses divinités spécialisées, reste cependant la grande déesse des jeux du cirque et surtout des courses de chars. Le rôle symbolique de l'œuf dans ces courses et les croyances qui se rattachent aux œufs des hippodromes, de même que les spéculations orphiques sur l'œuf primordial, autorisent à voir dans la confrérie de Trèves un groupe syncrétiste placé sous l'invocation de Némésis.

M. SCHILLING remercie le conférencier de son exposé très suggestif, que M. Moreau avait d'ailleurs pris soin d'illustrer de projections. Dans la brève discussion qui suit, M. IMBS signale les déformations de latin populaire. M. MOREAU attire l'attention des auditeurs sur des mots d'origine grecque, mais il souligne qu'une étude exhaustive exigerait la comparaison avec des inscriptions contemporaines.